

Un vélo nommé désir

Wadjda, Arabie Saoudite, 2013, 1 h 37

Aliénor Ballangé

Number 284, May–June 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ballangé, A. (2013). Review of [Un vélo nommé désir / *Wadjda*, Arabie Saoudite, 2013, 1 h 37]. *Séquences*, (284), 35–37.



Wadjda

Un vélo nommé désir

Au risque de paraphraser Lincoln – l'actualité nous le pardonnera – **Wadjda**, premier long métrage de la Saoudienne Haifaa Al-Mansour, est un film de femme, par une femme, pour les femmes. Mais au-delà de la performance, c'est sa réflexivité politique et sociale qui confère au film toute sa richesse.

ALIÉNOR BALLANGÉ

À première vue, l'histoire est simple, banale. Une petite effrontée, Wadjda, souhaite acquérir un vélo pour faire la course avec son copain Abdallah. Pour la famille, c'est hors de question : une «jeune fille bien éduquée» ne doit pas faire de vélo, cela met en danger sa fécondité. Wadjda décide alors de participer à un concours de lecture du Coran pour remporter la prime de 1000 riyals qui lui permettra de se payer l'objet de ses désirs. Aussi charmant soit-il, ce conte n'est que l'épiderme fabulaire qui sert à raconter la naissance, l'enracinement et le dépassement d'un interdit – tabou ou non. À travers la quête de Wadjda, la réalisatrice figure non seulement l'histoire d'un interdit intradiégétique (le vélo), mais aussi celle d'un interdit extradiégétique (le film).

Pour qu'il y ait interdit, il faut un objet, un prétendant et des opposants. Dans le film, l'objet est le vélo, le prétendant Wadjda et les opposants la société, la tradition, la bienséance. Du moins, c'est ce que nous, observateurs occidentaux, croyons savoir et c'est précisément l'écueil dans lequel Al-Mansour refuse de nous laisser tomber. Qui interdit le vélo à Wadjda?

Le Coran, le dogme, le père, les hommes, Abdallah? Ou est-ce la mère, la directrice d'école, l'institutrice, les copines? Le film montre-t-il l'interdit ou l'assimilation d'un interdit? La censure ou l'autocensure? C'est là que **Wadjda** gagne en profondeur et évite les facilités qui entravent tant de films à thèse, notamment en ce qui concerne des thèmes aussi sensibles que l'Islam, l'inégalité hommes-femmes ou la violation des libertés fondamentales. Dans **Wadjda**, il est moins question de la domination des femmes par les hommes que de l'image que les femmes ont de la juste place qu'elles doivent occuper dans la société¹. Si Wadjda apparaît comme un garçon manqué, c'est qu'elle refuse de se faire le relai des valeurs décrétées féminines par les femmes elles-mêmes. Elle refuse l'idée qu'un vélo soit masculin, elle refuse l'idée que se balader seule ou en compagnie d'Abdallah dans la rue soit malséant pour une jeune fille. Wadjda monnaie, compte, calcule, insulte. Et les seules critiques qu'elle rencontre sont émises par des femmes : sa mère préférerait qu'on «lui passe sur le corps» plutôt que de voir sa fille sur un vélo; la directrice d'école interdit à Wadjda de

PHOTO : Ne pas être dupe de soi-même et de ce que l'on peut ou ne peut pas faire

porter des Converse et lui demande de porter souliers noirs et voile intégral comme toutes les autres filles. Toujours la même directrice qui accueille ou rejette Wadjda en fonction des aléas de sa docilité. Et les hommes? Ils suivent, ils n'initient pas. Le père de Wadjda ne réagit ni quand sa fille parle du vélo, ni quand sa femme refuse. Abdallah tente bien de rappeler à Wadjda que «les filles ne peuvent pas faire du vélo», mais il accepte joyeusement de rentrer dans son jeu en lui prêtant le sien. Ses camarades de jeu ne semblent jamais s'étonner de ce qu'il les abandonne régulièrement pour aller jouer avec une fille. Le vendeur de jouets se moque du peu de moyens de la jeune fille, mais tient promesse en lui réservant le vélo de ses rêves. Le chauffeur de taxi étranger finit toujours par se soumettre au diktat de Wadjda. Bref, les hommes – pour la plupart passifs – s'amusent du ton et de la personnalité de la gamine, plus qu'ils ne la condamnent ou la ridiculisent. Tout se passe comme si les hommes étaient finalement davantage des victimes consentantes du clivage sexuel que des bourreaux. Ils sont ce que les femmes décident et acceptent de voir en eux: des supérieurs, des dangers, des tuteurs, ou bien des partenaires, voire des clients. L'autocensure des femmes par elles-mêmes culmine dans les scènes d'échanges visuels et sonores entre hommes et femmes. Une scène est remarquable à cet effet: un petit groupe de filles s'enfuit de la cour de récréation pour se réfugier dans leur salle de cours, alors qu'elles croisent le regard d'ouvriers travaillant sur le bâtiment d'en face; quant à Wadjda, imperturbable et *imperturbée* par la présence d'hommes, elle continue de jouer à la marelle. Elle se fait alors méchamment tancer par la directrice: la bienséance veut qu'une femme ne doive pas être vue par un homme qui n'est pas de la famille. Même si, en l'occurrence, les ouvriers ne paraissent pas regarder les jeunes filles. Idem dans la scène

de l'hôpital où la mère se cache le visage quand un employé vient lui parler et s'étonne de ce que son amie discute d'égal à égal avec ce même employé, le visage découvert. L'homme n'a aucune intention particulière, mais il constitue un danger pour la mère simplement du fait qu'il est un homme et elle une femme, clivage que n'entend pas Wadjda qui ne voit en l'homme qu'un partenaire et client potentiel. Le sexisme est tellement intégré qu'il est davantage relayé par les femmes que par les hommes, le dogme ou la tradition. Si Al-Mansour réalise un film de femme pour les femmes, c'est précisément qu'elle met en scène le personnage non clivant de Wadjda pour affirmer que seules les femmes (ici, la petite fille et elle-même) pourront changer les choses. Pour ce faire, elles doivent décider de ne plus tenir le système patriarcal pour acquis et ne plus voir dans les hommes leurs uniques persécuteurs. Pour la réalisatrice, les femmes cesseront d'être de simples victimes le jour où elles cesseront d'être leurs propres bourreaux. Elles doivent agir comme si la discrimination sexuelle n'existait pas.

À ce titre, *Wadjda* est à voir au deuxième degré: c'est pour ainsi dire un film au carré. Il raconte une histoire qui renvoie directement à lui-même: le vélo de Wadjda, c'est le film d'Al-Mansour. Au-delà des ressemblances physiques qui existent entre la chaîne et la pellicule, entre les dérailleurs et les bobines, au-delà du fait que le cinéma comme le vélo visent à produire du mouvement² – une ironie qui prend tout son sens dans un pays conservateur –, réaliser un film c'est comme faire du vélo: interdit, tabou. Personne ne s'y risque: on respecte la règle, on l'intègre, on l'assimile. Il faut attendre l'effrontée, l'inadaptée, celle qui refuse le système – la jeune fille qui fait du vélo – comme son double réel qui réalise un film, indifférente à des règles qui ne sont et ne seront jamais les siennes. Et c'est de là que naît l'immense optimisme du film: combattre la discrimination, ça commence par refuser d'assimiler les clivages culturels qu'on tente de faire passer pour naturels. Agir comme si c'était possible, pour témoigner que c'est effectivement possible. Faire du vélo pour montrer qu'une fille peut faire du vélo (ce qui ne choque d'ailleurs pas grand monde à la fin du film), réaliser un film pour montrer que c'est possible de faire un film, même dans une Arabie saoudite wahhabite, même pour une femme. Ne pas être dupe de soi-même³ et de ce que l'on peut ou ne peut pas faire. ☺

¹ Haifaa Al-Mansour: «Les femmes et les hommes sont dans le même bateau, tous soumis à la pression de la société pour se comporter d'une certaine façon, forcés à agir avec les conséquences du système à chaque décision prise.»

² « Cinématographie » vient du grec ancien μ / kín ma (« mouvement ») et / gráphein (« écrire »).

³ Sur ce point, une séquence est absolument remarquable: l'échange entre la jeune femme devenue hôtesse d'accueil à l'hôpital et la mère de Wadjda. Cette dernière prétend qu'elle ne peut pas travailler à l'hôpital en compagnie d'autres hommes parce que son mari est jaloux. Son amie lui répond alors: « il a bon dos, ton pauvre mari. ». À elle seule, cette phrase résume tout le film.

■ **Origine:** Arabie Saoudite – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 37 – **Réal.:** Haifaa Al-Mansour – **Scén.:** Haifaa Al-Mansour – **Dist. art.:** Thomas Molt – **Cost.:** Peter Pohl – **Images:** Lutz Reitemeier – **Mont.:** Andreas Wodraschke – **Mus.:** Max Richter – **Int.:** Waad Mohammed (Wadjda), Reem Abdullah (la mère), Abdulrahman Al Gohani (Abdallah), Ahd (Mme Husa, la directrice d'école), Sultan Al Assaf (le père) – **Prod.:** Roman Paul, Gerhard Meixner – **Dist. / Contact:** Métropole.

